

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 35

2008

DOI: 10.11588/fr.2008.0.44925

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

GILLES LECUPPRE

L'IMPOSTURE POLITIQUE DANS LES TERRES D'EMPIRE (XII^e-XV^e SIÈCLES)

L'usage suscite toujours auprès des commentateurs médiévaux la stupéfaction, l'effroi et la vitupération, dûment exprimés à chaque fois que se produit un épisode de cette nature, et pourtant, quantité de vieillards revêtus à la hâte de la défroque de l'ermite, du pèlerin ou du croisé surgissent de nulle part, prennent la pose avantageuse du sauveur drapé dans sa sainte humilité, puis usurpent l'identité d'un prince, d'un roi ou d'un empereur disparu de longue date et font valoir leur droit à la couronne, semant derrière eux un trouble passager ou enclenchant le mécanisme ravageur de la guerre civile¹. Le plus étonnant est qu'on s'en étonne encore, car la pratique est d'une grande banalité et constitue une arme presque classique entre les mains d'oppositions politiques à tonalité aristocratique.

Plus d'une trentaine de ces complots fondés sur la mystification ont été recensés à l'échelle de l'Occident médiéval entre le XII^e et la fin du XV^e siècle². Dans cet ensemble, les terres d'Empire occupent une place de choix en vertu de deux particularités: la précocité de leur rencontre avec ces tromperies révolutionnaires et l'importance, quantifiable, du phénomène. On peut parler d'avance allemande en ce domaine, puisqu'un faux Henri V, comme nous le verrons, inaugure cette pratique dès la première moitié du XII^e siècle. On ne peut aussi que constater la réussite de cette étrange greffe dans les espaces germaniques, qui enregistrent onze impostures majeures dans cette période, dont certaines constituent en fin de compte de belles réussites, selon des critères inversés par rapport à ceux des chroniqueurs médiévaux, à savoir la crédibilité du prétendant, la durée et l'intensité de la crise, voire le succès de ces manœuvres en termes de bouleversement du paysage politique et de conservation du pouvoir. Notons toutefois que la véritable mode est créée, avec dix occurrences, dans les cent années très précises qui séparent 1268 de 1368. Au-delà, pour le Moyen Âge en tout cas, l'imposture disparaît en Germanie et c'est l'Angleterre qui se saisit du sceptre de la ruse.

Il m'est impossible d'évoquer ici tous les tenants et aboutissants de cette variante complexe du coup d'État³. J'ai donc fait le choix de délaisser pour cette fois ses aspects

- 1 Sur l'apparence de sainteté en guise de *captatio benevolentiae*: Gilles LECUPPRE, *Sub specie religionis*. Pseudo-Sanctity as a First Step towards Power, dans: *Hagiographica* 13 (2006), p. 205–215.
- 2 Une vue d'ensemble sur le phénomène, envisagé comme produit d'une civilisation, modalité d'opposition et épreuve du feu pour l'État moderne: Gilles LECUPPRE, *L'imposture politique au Moyen Âge*. La seconde vie des rois, Paris 2005.
- 3 Gilles LECUPPRE, De l'essence du coup d'État à sa nécessité: l'imposture, entre fausse légitimité et

›anthropologiques‹ ou discursifs, notamment les données de civilisation liées à la mémoire collective et à ses limites, l'affectivité qui fausse la nature du rapport à la vérité, la proximité de telles aventures avec les modèles hagiographiques, historiques ou littéraires qui ont alors cours, la parenté avec d'autres modalités du faux, le regard moralisant porté sur ces affaires, etc.⁴ Je me concentrerai dans les pages qui suivent sur la signification de l'imposture au regard de l'évolution globale de l'histoire politique germanique.

Nous verrons donc dans un premier temps que la résurrection, sous cette forme, de princes absents ou trépassés, érige la nostalgie en acteur de la scène politique. Le lien évident entre imposture et transmission dynastique du pouvoir nous apprend les réticences d'une partie de la société politique devant l'adoption de la désignation élective des rois. La persistance de telles fraudes dans le cadre plus restreint des principautés est également riche d'enseignements. Deuxième point: les ralliements au prince imposteur trahissent des stratégies d'opposition qu'il faudra mettre en lumière, au même titre que les griefs imputés au vrai prince, victime de la cabale.

Pour terminer, je m'attacherai à l'examen d'autres données contextuelles que les historiens ont pu utiliser pour expliquer l'avènement de certaines de ces machinations. La dimension sociale, par exemple, est-elle pertinente pour rendre compte de ces tentatives de putsch? La révolution va-t-elle de pair avec la révolte des déclassés? Par ailleurs, non sans relation avec cette possible exaspération sociale, quelle place faut-il accorder au millénarisme et aux prophéties messianiques attachées singulièrement à la figure de Frédéric II, si souvent revenue à la vie par l'entremise des imposteurs? Les rumeurs et les textes de propagande ont chronologiquement préparé le terrain de l'éternel retour des Staufen. Ont-ils pour autant infléchi le contenu que les usurpateurs entendaient donner à la royauté?

Le premier constat qui s'impose avec force est l'étroite connexion entre imposture et crise dynastique. La plupart du temps, c'est après l'extinction apparente d'une famille régnante et un laps de temps voué aux difficultés d'installation d'une nouvelle série de monarques que nos rois factices viennent donner corps au regret de l'autorité antérieure et donc meilleure. La fonction suprême, d'empereur ou, tout au moins, de roi des Romains, valide largement ce théorème jusqu'à la fin du XIII^e siècle.

Vers 1138, l'empereur germanique Henri V, officiellement décédé depuis 1125, réapparaît en Italie ou dans le Jura suisse pour y semer la zizanie⁵. L'homme qui se fait passer pour le défunt monarque égare ses auditeurs en racontant des anecdotes ou des détails troublants, au point que des incidents mortels ont peut-être lieu en son nom. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, accueille finalement le personnage dans son

complot véritable (XIII^e–XV^e s.), dans: François FORONDA, Jean-Philippe GENET, José Manuel NIETO SORIA (dir.), *Coups d'État à la fin du Moyen Âge? Aux fondements du pouvoir politique en Europe occidentale*, Madrid 2005, p. 529–541.

4 Je renvoie sur ces aspects à la première partie de l'ouvrage évoqué plus haut: LECUPPRE, *L'imposture politique* (voir note 2), p. 23–116.

5 La tentative aurait pu modifier l'image posthume de l'empereur; elle a été mise à profit plus tard et intégrée à des histoires de retraite édifiante dans un contexte anglais. Gilles LECUPPRE, *L'empereur, l'imposteur et la rumeur: Henri V ou l'échec d'une réhabilitation*, dans: *Cahiers de civilisation médiévale* 42 (1999), p. 189–197.

établissement. Le moment correspond à peu près à celui de l'élection d'un nouveau roi après la mort, en décembre 1137, de Lothaire III de Supplinburg. Le règne de ce dernier avait pu sembler une parenthèse «grégorienne», ouverte après l'extinction, avec Henri V, de la dynastie salienne⁶. L'imposteur se proposait sans doute de renouer avec les pratiques de l'autre camp. Du reste, la relative confidentialité de sa tentative s'explique peut-être par l'élection de Conrad de Hohenstaufen, neveu du Salien, frère de Frédéric de Souabe, naguère proche et successeur officieux de l'empereur Henri⁷. La concurrence du mythomane et du prince aurait été fâcheuse: un candidat devait être préféré; le fantasque fut écarté au prix de troubles mineurs.

La fin des Staufen est, au milieu du siècle suivant, beaucoup plus douloureusement ressentie. Sans parler des avatars siciliens de ce phénomène, car de faux Frédéric II et Manfred y sévissent dès les années 1260, les terres d'Empire proprement dites sont visitées à sept reprises par des doublures des derniers représentants de cette maison. Juste après la mort du dernier rejeton direct, Conradin, sur le champ de bataille de Tagliacozzo, un jeune militaire du nom de Stock, dont la beauté et l'esprit rappellent l'éminence des princes Staufen, est élevé par ses camarades au rang de roi parce qu'il est pris pour Conradin, dans les villes gibelines de Pise et de Pavie. Contraint quelque temps d'endosser le rôle, il parvient à s'enfuir à Zurich, où la méprise se reproduit. À Constance, il réussit à convaincre l'évêque de sa bonne foi dans toute cette affaire et retourne chez lui à Ochsenfurt (Basse-Franconie, près de Wurtzbourg) par le chemin de Bâle⁸. Plus volontaires et persistantes sont les réincarnations de Frédéric II lui-même. Ce dernier, mort en 1250, laisse le souvenir d'un monarque puissant, au rayonnement universel, porteur des trois couronnes de Sicile, de l'Empire et de Jérusalem⁹. Ses successeurs, étrangers et absents, ou autochtones et relativement impuissants, font bien pâle figure auprès de lui – d'où les cinq tentatives visant à lui offrir une seconde chance¹⁰. La plus sérieuse est celle de Dietrich Holzschuh. Celui-ci apparaît à Cologne en 1283, où il se présente une première fois comme Frédéric II. Il ne récolte que des moqueries et se fait rituellement rudoyer. À Neuss, l'accueil qu'il reçoit est meilleur. La nouvelle se répand dans le royaume de Germanie et en Italie septentrionale. Dietrich/Friedrich tient sa cour, reçoit des ambassadeurs, envoie des

6 Un exposé ancien, mais utile, de l'événementiel: Wilhelm BERNHARDI, Lothar von Supplinburg, Leipzig 1879 (Jahrbücher der deutschen Geschichte).

7 Dans la continuité de l'ouvrage précédent: Wilhelm BERNHARDI, Konrad III., Leipzig 1889 (Jahrbücher der deutschen Geschichte). Sur les moments de tensions et de calculs que représentent les élections: Ulrich SCHMIDT, Königswahl und Thronfolge im 12. Jahrhundert (1125–1190), Cologne, Vienne 1987 (Forschungen zur Kaiser- und Papstgeschichte des Mittelalters, 7).

8 Un exposé des différentes versions de l'épisode et une approche critique: Hermann SCHREIBMÜLLER, Der Schmied von Ochsenfurt. Ein Kulturbild vom Ende der Stauferzeit, dans: Mainfränkisches Jahrbuch für Geschichte und Kunst 1 (1949), p. 95–146.

9 La bibliographie est, bien entendu, pléthorique. Très sensible à la dimension mythique du personnage: Ernst KANTOROWICZ, L'empereur Frédéric II, Paris 1987. Plus récemment, David ABULAFIA, Frederick II, a Medieval Emperor, Londres 1988; Klaus VAN EICKELS, Tania BRÜSCH, Friedrich II. Leben und Persönlichkeit in Quellen des Mittelalters, Düsseldorf 2000.

10 Sur l'Interrègne et le règne de Rodolphe de Habsbourg, périodes qui préludent à l'explosion des impostures: Oswald REDLICH, Rudolf von Habsburg. Das deutsche Reich nach dem Untergange des alten Kaisertums, Innsbruck 1903; Martin KAUFHOLD, Interregnum, Darmstadt 2002; Karl-Friedrich KRIEGER, Rudolf von Habsburg, Darmstadt 2003.

lettres à différents princes avec un sceau falsifié. En mai 1285, l'archevêque de Cologne, seigneur du lieu, demande son extradition et se voit opposer un refus des responsables de la municipalité. Le vieillard part néanmoins et s'installe à Wetzlar, ville d'Empire en rébellion fiscale contre Rodolphe de Habsbourg. Quand ce dernier arrive avec une armée dégagée du siège de Colmar, les bourgeois prennent peur, négocient et abandonnent Holzschuh, qui est livré aux flammes du bûcher, le 7 juillet 1285. Après cette réelle menace pour les gens au pouvoir, un effet de mode pousse à l'action d'autres pseudo-Frédéric, de moindre envergure, entre 1284 et la fin du siècle – et ceci en Alsace, en Flandre et Hollande, à Lübeck et enfin à Esslingen¹¹.

Très significativement, la pratique de l'imposture à l'échelon royal ou impérial, encore opérante quand la mémoire de la transmission dynastique était conservée, disparaît presque totalement au-delà du XIII^e siècle. C'est que le triomphe du système électif rend, à ce niveau, tout recours à l'imposture inutile et obsolète: les mécontents procèdent plus systématiquement, désormais, à l'élection d'un anti-roi, plus en phase avec l'actualité et bien moins encombrant qu'un sosie d'empereur presque mythique¹². En revanche, quand un imposteur se présente encore sur les terres d'Empire, c'est désormais dans le cadre des seules principautés qui, elles, sont restées attachées au principe dynastique. Le premier cas tiendrait presque de l'anecdote, s'il n'intervenait précisément dans le contexte de la floraison d'impostures que je viens d'évoquer. Prisonnier au Caire pendant vingt-six années, le prince Henri de Mecklembourg a parfois laissé peu d'espoir de retour à sa famille, d'ailleurs déçue à deux reprises. Des aventuriers se présentèrent en effet à sa place qui, une fois découverts, furent exécutés l'un et l'autre, par noyade ou sur le bûcher. Le plus incroyable est qu'il revint effectivement, en 1298, et qu'il fut alors soumis à un interrogatoire convaincant de la part de ses deux anciens conseillers¹³. Le second incident princier de ce type connaît une toute autre ampleur. En août 1348, un pèlerin se présente à la cour de l'archevêque de Magdebourg et soutient qu'il est le margrave Valdemar de Brandebourg. Il n'aurait fait annoncer sa mort en 1319 que pour annuler de fait son mariage non canonique, mais voudrait reprendre le pouvoir après une pénitence de vingt-neuf ans. Tous les opposants à la famille Wittelsbach, récemment investie de la Marche, se

11 Deux articles, quasi contemporains et pourtant sensiblement différents, permettent de se faire une idée de cette étrange série. Le premier explore les explications politiques et sociales traditionnelles quand le second privilégie la fascination messianique pour Frédéric. Rainer Christoph SCHWINGES, *Verfassung und kollektives Verhalten. Zur Mentalität des Erfolges falscher Herrscher im Reich des 13. und 14. Jahrhunderts*, dans: František GRAUS (dir.), *Mentalitäten im Mittelalter. Methodische und inhaltliche Probleme*, Sigmaringen 1987 (Vorträge und Forschungen, 35), p. 177–202; Tilman STRUVE, *Die falschen Friedriche und die Friedenssehnsucht des Volkes im späten Mittelalter*, dans: *Fälschungen im Mittelalter. Internationaler Kongreß der Monumenta Germaniae Historica*, München, 16.–19. September 1986, t. 1, Hanovre 1988 (MGH Schriften, 33/1), p. 317–337.

12 Citons deux bons ouvrages généraux sur la fin du Moyen Âge, retraçant les grandes lignes de l'évolution politique: Heinz THOMAS, *Deutsche Geschichte des Spätmittelalters. 1250–1500*, Stuttgart, Berlin, Cologne 1983; Peter MORAW, *Von offener Verfassung zu gestalteter Verdichtung. Das Reich im späten Mittelalter. 1250 bis 1490*, Francfort/M., Berlin 1985 (Propyläen Geschichte Deutschlands, 3).

13 Un bref exposé se trouve chez Alfred RISCHÉ, *Geschichte Mecklenburgs vom Tode Heinrich Borwins I. bis zum Anfang des 16. Jahrhunderts*, Berlin 1901, p. 20–22.

réunissent autour de lui, y compris le roi des Romains, Charles IV, qui lui reconnaît son titre, le 2 octobre 1348, et l'aide à faire le siège de Francfort-sur-l'Oder, où Louis de Wittelsbach s'est réfugié. Les opérations militaires, entrecoupées de négociations coûteuses aux deux partis, viennent s'ajouter aux troubles causés par la peste dans les années qui suivent. Lâché par Charles IV, vaincu sur le terrain, le pseudo-Valdemar, demeuré entre les mains de ses alliés d'Anhalt, décède en 1356. Plus tard, on dira qu'il était meunier et se nommait Meinecke ou Jekel Rehbock¹⁴. L'implication personnelle d'un roi dans le complot prouve, s'il en était besoin, à quel point la conjuration fondée sur la substitution d'identité est devenue un instrument presque classique dans le jeu politique allemand.

Puisque nous voilà convaincus de la prééminence du contexte de rupture ou d'anomalie dynastique qui préside au surgissement de l'imposture, il importe à présent d'invoquer quelques-uns des motifs secondaires qui permettent à la lubie d'un esprit dérangé ou à la rouerie d'un charlatan de se transformer en offensive de grand style contre le pouvoir en place. Quelles peuvent être les raisons qui amènent une fraction de l'aristocratie ou des villes à rallier la cause d'un improbable revenant aux dépens d'une autorité plus fraîchement installée?

Commençons par un tour d'horizon des composantes de la conspiration. Le premier cercle, quand il a l'opportunité de se constituer, regroupe la mouvance féodo-familiale. Les liens du sang la fédèrent, comme le ressentiment à l'égard des nouveaux dirigeants qui, estiment-ils, leur ont volé leur domination. La figure de l'ancêtre revenu est une aubaine: elle sert de prétexte à un violent effort de ré-appropriation des territoires, des offices, de la décision.

Les grands qui alimentent dans l'ombre le contre-pouvoir de Dietrich Holzschuh ne peuvent être tous nommément cités. On déduit cependant leurs objectifs d'après l'évolution sur le court terme de la fonction royale. Rodolphe de Habsbourg avait été élu à la royauté des Romains en 1273 sur le double argument de la continuité, de l'inscription dans le sillage des Staufen, et de l'impuissance, garantie par la modestie de son assise territoriale (Argovie, haute Alsace, Brisgau). Or, sur ces deux points, Rodolphe déçoit, se désintéressant des affaires italiennes et réalisant un rapprochement spectaculaire avec la papauté, d'une part, puis manifestant une certaine autorité sur le plan intérieur, annulant peu après son élection les concessions faites par la monarchie depuis 1245, poursuivant de sa vindicte le roi de Bohême Ottokar II au point de le vaincre à la bataille de Dürnkrut, où le rebelle trouva la mort, en 1278¹⁵. L'habile récupération pour la famille des Habsbourg de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole (1282), bientôt suivie d'une tentative de rationalisation et d'accentuation fiscale, a dû finir de mécontenter certaines franges de la noblesse princière. Il suffit de songer au ressentiment de Frédéric de Misnie, landgrave de Thuringe, pour comprendre à quel type de personnages le crime de Dietrich Holzschuh profite. Ce petit-fils de Frédéric II (par sa mère, Marguerite) s'était vu barrer la

14 Une réinsertion dans le contexte: Johannes SCHULTZE, *Die Mark Brandenburg*, t. 2: *Die Mark unter der Herrschaft der Wittelsbacher und Luxemburger (1319–1415)*, Berlin 1961.

15 Voir notamment REDLICH, *Rudolf von Habsburg* (voir note 9), p. 146–149, 155, 529.

route de l'élection impériale par Grégoire X¹⁶. La couleuvre mal avalée des aliénations de Rodolphe à l'Église de Rome aura tourné à l'indigestion suprême avec le meurtre d'Ottokar – le beau-père de Frédéric! – et le détournement d'une partie de son héritage. Le dépositaire de la tradition Staufen et tous ceux qui pensent comme lui doivent en somme trouver bon, fût-ce par l'intermédiaire d'un vieux fou, d'inquiéter le *Pfaffenkönig* (roi des curés) intraitable qui rompt avec leur ligne d'analyse.

En Brandebourg, au milieu du XIV^e siècle, le nouveau Valdemar est entouré des soins particuliers de ses ›parents‹ de Saxe et d'Anhalt, qui le rééduquent dans l'espérance de sa succession. Toute la mouvance de la famille askanienne se réunit pour se réjouir du retour inespéré du vieillard et pour le dégrossir en toute hâte: le duc Rodolphe de Saxe et son gendre, le comte Albrecht (Albert) d'Anhalt, prennent immédiatement le relais de l'archevêque Otton de Magdebourg qui a ›découvert‹ le margrave pénitent. Bientôt, les ducs Albert et Jean de Mecklembourg reconnaissent en Valdemar leur ›oncle bien-aimé‹; le duc Barnim de Poméranie-Stettin est également de la fête, puis de nombreux membres des plus jeunes générations¹⁷.

Le deuxième cercle, plus fluctuant et moins fidèle, regroupe ceux qui trouvent un intérêt temporaire à jeter de l'huile sur le feu ou à s'adjudger fiefs, pensions et offices à la faveur de la guerre civile. Charles IV lui-même est sans doute, dans l'affaire Valdemar, la meilleure illustration de cette politique de l'intérêt bien compris. Issu de la maison de Luxembourg, il est avant tout un rival absolu de la famille des Wittelsbach. Il a lui-même été élu à l'été 1346 en tant qu'anti-roi contre l'empereur Louis IV de Bavière, chef de cette parenté tentaculaire. Régnant seul depuis 1347, Charles sait que ses plus farouches ennemis restent les Wittelsbach, avec leur énorme nébuleuse territoriale rassemblant la Bavière (domaine patrimonial), le Brandebourg (tombé en déshérence en 1324 et donné de ce fait à Louis, fils de Louis IV), le Tyrol (par mariage), le Hainaut et la Hollande (par héritage de la femme de Louis IV). Cette impressionnante assise s'avère d'autant plus redoutable qu'elle comprend, avec le Brandebourg, une principauté voisine du royaume de Bohême, le cœur des possessions des Luxembourg, et donnant accès à un titre d'électeur. La désignation d'un roi concurrent par le fait des Wittelsbach constitue une épée de Damoclès au-dessus de Charles IV, dont on saisit mieux l'attitude en 1348¹⁸. Lorsque surgit un vieillard médiocre, poussé par le duc de Saxe (autre électeur), qui pour prétendre au margraviat de Brandebourg et déloger son dangereux titulaire, va devoir multiplier les abandons, le roi des Romains ne peut qu'opiner. Il reconnaît l'authenticité du nouveau Valdemar, prône aux états et aux habitants de la principauté l'obéissance à Valdemar, se fait concéder pour le prix de sa compromission la marche de Lusace, et fait intervenir son armée dans les opérations menées contre Louis de Wittelsbach¹⁹. Le retournement

16 Ibid., p. 146–149, 161.

17 Les chartes l'attestent. SCHULTZE, Die Mark Brandenburg (voir note 14), p. 80, pour la rencontre de Kremen, le 1^{er} septembre 1348.

18 Sur le personnage et son environnement, faisons le choix de deux titres: Ferdinand SEIBT, Karl IV. Ein Kaiser in Europa. 1346–1378, Munich 1978; Heinz STROOB, Kaiser Karl IV. und seine Zeit, Graz 1990.

19 Quelques actes jalonnent cet engagement, rassemblés dans le Codex diplomaticus Brandenburgensis. Sammlung der Urkunden, Chroniken und sonstigen Quellenschriften für die Geschichte

complet de son avis a lieu deux ans plus tard, manifestant avec éclat la piètre valeur de sa parole. Prenant conscience du caractère éphémère de la personne de l'imposteur (qui survivra quand même sept ans), il redoute une succession trop favorable à la mouvance de Saxe et d'Anhalt, à laquelle il préfère le scénario d'un Brandebourg ruiné par la guerre, péniblement dirigé par des Wittelsbach soumis et lui ayant restitué les joyaux de l'Empire, dont ils sont toujours détenteurs. En février 1350, une seconde commission, cette fois présidée par le roi de Suède, doit statuer, qu'il encourage à désavouer Valdemar²⁰. Le 1^{er} juin, l'encyclique de Charles appelle les Brandebourgeois à voir dans les Wittelsbach leurs véritables seigneurs²¹. De ce rapprochement, le roi retirera encore la haute Lusace en août 1354²². Contrairement aux chroniqueurs pudibonds qui lui sont contemporains, Charles IV ne perçoit pas dans l'imposture un événement original et monstrueux. Elle est pour lui une ressource supplémentaire de la lutte politique dont on se sert et qu'on rejette sans plus de formalités.

En bref, l'imposture est un atout commode entre les mains des opposants; elle donne un visage aux récriminations portées contre un souverain mal accueilli, dont on explique l'insuccès et les fautes par son illégitimité radicale. Et les objets de la critique sont de divers ordres. Ils ressortissent de la personnalité du monarque à renverser, parvenu, étranger, entouré d'étrangers, empreint d'un défaut accusé de charisme, sinon de perversités rédhibitoires. Louis l'Aîné, mis en cause par les partisans du faux Valdemar, présente tous ces défauts à la fois. Il est un Wittelsbach bavarois imposé par le bon vouloir impérial. Ses invités et conseillers, des Allemands méridionaux, déplaisent à la chevalerie du Brandebourg; de manière révélatrice, c'est ainsi le «capitaine» Frédéric de Lochen qui dirige la Marche pendant près d'un an, en l'absence de son maître, parti recueillir l'héritage bavarois à la mort de son père, en 1347–1348²³. Louis passe par ailleurs pour un tyran immodéré dans l'impudicité. Le vaillant margrave accumule les conquêtes ... féminines dans ses États, égrenant rancunes et bâtards²⁴. La chronique scandaleuse va son chemin et ramène le vieux Valdemar, débile léger, mais indigène et honnête. Par extension, selon les mentalités du temps, un mauvais souverain, injustement placé sur le trône, attire sur lui les foudres divines dont pâtit toute sa principauté. La guerre civile engendrée par le faux Valdemar est interprétée par certains chroniqueurs comme un fléau de plus visant à châtier l'inconduite notoire du margrave Louis. Valdemar, la peste, les pogroms, les flagellants tout cela converge²⁵. Et peu importe que ces mêmes chroniqueurs fassent

der Mark Brandenburg und ihrer Regenten, éd. Adolph Friedrich RIEDEL, 41 vol., Berlin 1838–1869, section B II, p. 216–217, 219–227.

20 Ibid., p. 265.

21 Ibid., p. 314.

22 Ibid., p. 360, 364, 374.

23 SCHULTZE, Die Mark Brandenburg (voir n. 14), p. 74.

24 Die Chronik des Mathias von Neuenburg, éd. Adolf HOFMEISTER, Berlin 1924 (MGH SS rer. Germ., N. S., 4), p. 261: *Gens enim terre sibi luxuriam cum filiabus et uxoribus suis et quod liberi sui non sint legitimi nec digni tanto principatu, impingere dicebatur.*

25 On trouve un tableau saisissant de cette conjonction dans la première continuation de la Geste des archevêques de Magdebourg, éd. Wilhelm SCHUM, dans: MGH SS, t. 14, Hanovre 1883, p. 435–436.

subir une légère distorsion à la chronologie en donnant la primauté à la Peste Noire, survenue en Brandebourg deux ans après l'imposteur: l'angoisse devant l'inéluctable progression de la maladie, sinon l'introduction de la contagion, était contemporaine de la résurrection de Valdemar qui, de toute manière, agita la principauté quelques années durant et accentua sa dévitalisation. Enfin, bien entendu, les acolytes de l'imposteur pointent du doigt le mauvais gouvernement de leurs adversaires. Puisque celui-ci prend volontiers dans notre espace la forme d'une oppression fiscale dénoncée à cor et à cri par les villes, dont le rôle dans le développement de l'imposture est loin d'être mineur, nous glissons insensiblement vers l'appréhension plus « sociale » du phénomène que j'annonçais dans l'introduction.

Les relations de Louis de Wittelsbach avec les élites urbaines se dégradent sensiblement dans les années qui précèdent le retour de « Valdemar ». Depuis 1344, les actes de résistance se multiplient contre l'autocrate, qui s'ingénie à court-circuiter ses interlocuteurs. Il soutient les métiers en octroyant des places de conseillers dans d'importantes villes comme Stendal ou Berlin pour pouvoir exercer des pressions sur le patriciat. Dès septembre 1345, une ligue dominée par la noblesse et la bourgeoisie escompte interdire à Louis de nouveaux revenus extraordinaires et lui intime de renoncer à ses conseillers issus d'Allemagne méridionale²⁶. En vain, car le margrave reste « mal » entouré et poursuit de plus belle sa politique fiscale. Or, l'impôt est le nerf de la guerre civile.

La connexion la plus parfaite entre crise fiscale et imposture correspond cependant aux beaux jours de Dietrich Holzschuh. Pour suppléer aux faibles moyens de la monarchie, conscient de la nécessité de « vivre du sien », Rodolphe de Habsbourg espère améliorer les prélèvements dans son domaine, en augmentant le produit de l'impôt régulier, la *stura*. En théorie, le train de réformes est assez complet: les *sturae* exceptionnelles se multiplient et le projet d'un impôt général est mis sur pied, qui ne sera pas appliqué. Les mesures ponctuelles se succèdent donc. En 1279, Rodolphe frappe les villes royales d'une taxe d'un huitième sur le capital marchand. En 1284, il ne réussit pas à introduire dans ses possessions propres le trentième denier, une nouvelle charge pesant sur les patrimoines et sur les échanges commerciaux, s'élevant à 3,33%. En 1284/85, les villes du Sud et de l'Ouest s'insurgent contre la perspective d'un nouveau prélèvement²⁷. Rodolphe doit se livrer à des préparatifs militaires pour isoler les révoltes et trouve des soutiens à Mayence, Worms et Spire. Le premier acte est le siège de Colmar. La coercition le cède néanmoins à la tractation quand le souverain apprend la présence d'un pseudo-empereur à Wetzlar, en passe de se gagner Francfort, ville de l'élection, en pleine effervescence²⁸. Rodolphe opte pour la métho-

26 Sur le règne de Louis, Helmut ASSING, *Die Landesherrschaft der Askanier, Wittelsbacher und Luxemburger*, dans: Ingo MATERNA, Wolfgang RIBBE (dir.), *Brandenburgische Geschichte*, Berlin 1995, notamment p. 141-145; plus détaillé: Friedrich Wilhelm TAUBE, *Ludwig der Ältere als Markgraf von Brandenburg*, Berlin 1900.

27 Cette période riche en potentialités insurrectionnelles est abordée par Thomas Michael MARTIN, *Die Städtepolitik Rudolfs von Habsburg*, Göttingen 1976, p. 159-169.

28 *Chronique d'Ellenhard*, éd. Philipp JAFFÉ, dans: MGH SS, t. 17, Hanovre 1861, p. 126: *Navicula domini Ruodolfi fortissime vacillare cepit, hoc animadvertentes fideles imperii et amici domini*

de de la paix séparée et surmonte les difficultés passagères. Toujours est-il que le péril était devenu considérable, au point de faire »très fortement tanguer la barque de Rodolphe«, pour reprendre le mot d'Ellenhard de Strasbourg, le seul observateur ayant décelé la menace d'une ligue urbaine dans cette région. Bien que les chroniqueurs prennent les événements comme ils viennent et ne jettent pas de ponts entre l'exaspération fiscale et le recours à l'empereur idéal, rempart contre le trentième denier, le lien de cause à effet est indubitable: Rodolphe n'a pas créé Dietrich Holzschuh; il l'a crédibilisé et lui a donné une audience par sa politique fiscale²⁹. Le vieillard, ridiculement décalé à Cologne, montre une sensibilité plus acérée en profitant des discordes féodales à Neuss, où il a vraisemblablement provoqué un changement de coloration de la municipalité, et fiscales à Wetzlar.

Cela nous amène à re-considérer certaines remarques formulées par Rainer Christoph Schwinges à propos de ces mouvements révolutionnaires, qu'il explique en partie sur des bases sociales: les espaces densément peuplés, fortement industrialisés feraient dégénérer leurs tensions en pogroms, explosions de millénarisme, conflits ouverts avec les autorités, dont les »révoltes à imposture« ne seraient qu'une variante. Prudent, néanmoins, il constate avec humilité que certaines zones industrialisées n'ont pas répondu à l'appel de la révolution socio-millénaire, citant Esslingen, l'Alsace, les parages du lac de Constance, les Pays-Bas entre Gand et Utrecht, Lübeck, exempts de débordements collectifs – on reconnaît dans cette liste les lieux traversés par les »petits Frédéric«³⁰. Les rappels de R. C. Schwinges au sujet du Brandebourg sont également dignes d'une certaine considération. La colonisation, le *Drang nach Osten*, aboutit à une intégration géo-économique forcément inachevée. L'ouest de la principauté, actif dans le trafic des blés et des toiles, est parsemé de villes industrielles, dont les principales appartiennent au réseau de la Hanse. Les régions orientales sont moins bien structurées, moins avancées, plus frileuses. D'où il ressortirait que les villes de l'Ouest aient réagi positivement au retour de Valdemar, formant entre elles des ligues et lui soutirant des privilèges renforçant leur avance économique, tandis que l'Est rural demeurerait insensible à la tentation, organisant même la résistance quand le besoin s'en faisait sentir, comme à Francfort-sur-l'Oder³¹. Cette systématisation flatte l'intelligence; quelques précautions sont pourtant de rigueur. Les données »stratégiques« s'imposent bêtement. Si le margrave pro-

Ruodolfi regis, videlicet comes Fridericus de Liningen senior et comes Eberhardus de Katzenellenbogen, festinanter venerunt ad dominum Ruodolfum regem, qui iam erat in obsidione, qua obsederat opidum Columbarie in Alsatia, dicentes eidem: nisi subito precluderet viam illi homini perverso, quod tota regio Alemanie se mandatis et precetis nefandissimi submittere vellet pro constanti. La Chronique rimée d'Ottokar de Styrie, p. 423, fait le même rapport en langue vernaculaire (Ottokars Österreichische Reichschronik, éd. Joseph SEEMÜLLER, Hanovre 1890 [MGH Deutsche Chroniken, 5/1]).

29 Plus lucide ou moins flagorneur que les autres, le continuateur de Martin de Troppau invoque les vraies responsabilités et les exactions excessives (Chronica regia Coloniensis, éd. Georg WAITZ, Hanovre 1880 [MGH SS rer. Germ. in usum scholarum, 18], p. 358: *Sed civitates regno attinentes omnino fidem adhibere volebant propter nimias exactiones, quibus a rege angeriabantur, quorum frequentibus nunciis Weclare accessit, ut per eorum auxilium civitates ulteriores attingeret.*

30 SCHWINGES, *Verfassung und kollektives Verhalten* (voir note 10), p. 190–192.

31 *Ibid.*, p. 191.

videntiel est apparu à l'ouest, c'est aussi parce que dans les régions limitrophes se trouvait une coalition de princes prêts à le promouvoir (l'évêque de Magdebourg, les ducs de Saxe et de Mecklembourg, les comtes d'Anhalt). Si Francfort-sur-l'Oder a préféré être assiégée, c'est parce que Louis de Wittelsbach l'avait investie de son armée. En outre, le pacte des villes pro-Valdemar suit des pentes peu novatrices, soutire effectivement quelques avantages mais insiste surtout, quand il prend la forme des états, sur une chose: la préservation de l'intégrité de la Marche après la mort du dernier prince askanien – la succession offerte de préférence à la famille d'Anhalt (plutôt qu'au duché de Saxe, trop important) ne doit pas s'accompagner d'une partition³². À travers toutes ces décisions, ce n'est pas la voix des travailleurs du textile et des menus gens qui se fait entendre, mais celle des bourgeois conservateurs qui forment les collèges échevinaux.

R. C. Schwinges embête en fait le pas à Norman Cohn, dont le long essai, «Les fanatiques de l'Apocalypse», consacré au millénarisme révolutionnaire médiéval, met l'accent sur la continuité entre certaines conduites religieuses plus ou moins hétérodoxes et l'appartenance aux masses paupérisées des grandes régions urbaines³³. Se fondant notamment sur l'étrange faveur dont Dietrich Holzschuh, la doublure de Frédéric II, bénéficia à Neuss et Wetzlar, Norman Cohn s'autorise à annexer le phénomène des pseudo-monarques messianiques à cette tendance lourde qui fait du millénarisme concret l'apanage du (sous-)prolétariat citadin. Je pense avoir montré, jusque là, à quel point l'imposture, pour réussir, avait besoin d'un fort encadrement aristocratique. Nous devons, pour terminer, nous demander, si le caractère en définitive «populaire» qu'elle peut exceptionnellement assumer se fonde sur un véritable messianisme royal.

Frédéric II, prétexte à six impostures en terres d'Empire, est parallèlement le point d'aboutissement de diverses traditions prophétiques à l'occasion de la guerre de propagande qui l'a opposé au parti pontifical ou guelfe. Un manifeste politico-religieux rédigé en Syrie au VII^e siècle, et reprenant un oracle de la sibylle tiburtine émis au IV^e, établit qu'un empereur des Derniers Temps repoussera les ennemis de la chrétienté et que son règne préludera à la venue de l'Antéchrist, puis au retour du Christ et au Jugement Dernier³⁴. Or, ce texte enregistre un regain d'intérêt au XIII^e siècle auprès de la première génération des disciples de Joachim de Flore. Et cela au moment même où Frédéric, à la fois excommunié et roi de Jérusalem, initie un échange de pamphlets virulents avec la papauté, les uns et les autres attribuant au roi un rôle de sauveur

32 Pour les chartes concernant la succession et le redécoupage, voir *Codex diplomaticus* (voir note 18), B II, p. 244; A IX, p. 45.

33 Norman COHN, *Les fanatiques de l'Apocalypse*, Paris 1983.

34 Une des versions latines des Révélations du Pseudo-Méthodius est éditée par Ernst SACKUR, *Sibyllinische Texte und Forschungen*, Halle 1898 (réimpr. Turin 1963), p. 60–96. À propos de ce texte et des vaticinations de la sibylle tiburtine, dont les thèmes sont proches: Horst Dieter RAUH, *Das Bild des Antichrist im Mittelalter. Von Tyconius zum deutschen Symbolismus*, Münster 1973 (*Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters*. N. F. 9), p. 138–152; Gerrit Jan REININK, *Pseudo-Methodius und die Legende vom römischen Endkaiser*, dans: Werner VERBECKE, Daniel VERHELST, Andries WELKENHUYSEN (dir.), *The Use and Abuse of Eschatology in the Middle Ages*, Louvain 1988, p. 82–111.

messianique ou au contraire d'Antéchrist persécuteur. La mort fortuite en 1250 de celui qui était censé incarner le monarque apocalyptique oblige les nouveaux prophètes et les herméneutes joachimites à revoir leur copie: c'est à sa descendance que revient désormais la vocation d'empereur ultime. Les spécialistes italiens et allemands guettent le triomphateur ou la Bête dans chacun des rejetons de la famille Staufen (Manfred, Frédéric d'Antioche, Conrad IV, Conradin, Frédéric de Thuringe, puis Frédéric III de Sicile, etc.). Rien n'y fait, la sibylle est facétieuse: Frédéric II ne revient pas dans sa descendance. Devant l'incapacité des jeunes générations à assumer leur mission, il faut donc que Frédéric revienne en personne diriger ses royaumes, stuféfier le monde ou disperser prêtres et religieux. Il n'est sans doute pas aussi mort qu'il y paraît³⁵. Voilà qui semble, sur un plan strictement théorique, entrebâiller une superbe porte à l'imposture.

Se posent alors les problèmes de la diffusion ›populaire‹ de ces thèmes eschatologiques et de leur exploitation par les imitateurs de Frédéric II. Les chroniques attestent l'existence de foyers isolés de croyance en un retour de Frédéric ou de quelque chose qui s'en rapprocherait. En 1269, interrogé par des envoyés de l'évêque de Constance et de l'abbé de Saint-Gall, Hans Stock, le jeune homme que tous prenaient malgré lui pour Conradin, a cette étrange réponse: »Je ne suis pas celui que vous croyez, mais bientôt vous verrez ce(-lui) que vous désirez³⁶.« À ce stade, l'ombre de Frédéric de Thuringe se profile vraisemblablement derrière la doublure de Conradin. Peu à peu, cependant, les déceptions s'accumulent. Après le succès de Rodolphe sur Ottokar de Bohême, il paraît évident que le petit-fils du glorieux ancêtre ne gouvernera pas la Germanie. Le Messie doit reparâître corps et âme. Quoique sûrement amateurs de symbolisme, comme tous leurs contemporains, les habitants de Cologne ne saluent pas l'effort de Dietrich Holzschuh, ce Frédéric revenu en 1283, après une absence de trente-trois ans (l'âge du Christ). Ils l'éconduisent avec fracas. Là encore, on aurait peine à reconnaître dans son action ultérieure, à Neuss et à Wetzlar, les prodromes d'une réforme radicale de l'Église ou toute autre particularité du Dernier Empereur. Ses premières démarches sont d'ordre ›constitutionnel‹; il prêche la modération fiscale et concède des privilèges à l'abbesse d'Essen. Pour noircir un tant soit peu la mémoire de ce tiède Antéchrist, il reste l'argument facile des ›Vaudois‹ signalés parmi son entourage. Les hérétiques et Frédéric II – celui des légendes – ayant pour ennemi commun la papauté, se seraient accordés sur cette base en 1284/85³⁷. Seul Ellenhard de Strasbourg, parmi les chroniqueurs de la première génération, parle de ›Manichéens‹, qui auraient fondé leurs espoirs sur le nouveau souverain établi à Neuss³⁸. Leur présence alléguée pourrait n'être, à l'instar de celle des Juifs dans

35 Le détail de ce cheminement figure dans LECUPPRE, L'imposture politique (voir n. 2), p. 349–357.

36 *Notae Weingartenses*, éd. Georg Heinrich PERTZ, dans: MGH SS, t. 34, Hanovre 1879, p. 831: *Unde per internuncios, qui Cunradum familiaris noverunt, cerciorari de eius satagunt existenciam; e quibus alter eum Cunradum existere perdocuit, alter vero falsum esse astruxit. Dixit enim: ›Quem esse me existimatis, non sum; tamen in brevi videbitis quod desideratis.*

37 Voir par exemple Morton BLOOMFIELD, Marjorie REEVES, *The Penetration of Joachimism into Northern Europe*, dans: *Speculum* 29 (1954), p. 772–793 (en particulier, p. 791). L'hypothèse a atteint son apogée avec Franz-Guntram SCHULTHEISS, *Die deutsche Volkssage vom Fortleben und der Wiederkehr Friedrichs II.*, Berlin 1911, p. 18–22, 34–36, 48, 62–66, qui considère Dietrich Holzschuh comme l'hérésiarque (le ›patriarce‹) de la secte de Schwäbisch Hall.

38 Chronique d'Ellenhard (voir note 28), p. 125: *Statuit sibi mansionem in Nuisen, [...] ibi factus*

d'autres récits, qu'un motif compromettant ajouté de toutes pièces. En tout cas, le millénarisme ne semble pas fournir la meilleure ligne d'analyse de l'affaire Holzschuh.

C'est la première moitié du XIV^e siècle qui offre principalement à Frédéric cette dimension eschatologique, folklorique, voire exotique. Le même imposteur s'est déjà alourdi de détails purement imaginaires dans la chronique rimée d'Ottokar le Styrien. L'origine de ses richesses, qui demeurerait inexplicquée ou, au pire, diabolique à la fin du XIII^e siècle, est attribuée par le poète à l'offrande de trois camériers maures³⁹. L'association du bon empereur Frédéric, qui recouvre partiellement la mythologie de son petit-fils thuringien, et d'un âge d'or à venir s'opère vraiment à ce moment dans les consciences populaires. La greffe joachimite a pris et donne naissance à une hérésie, à propos de laquelle on est en droit de parler sans exagération de messianisme. L'aspect social et anticlérical s'affirme. Vers 1348, l'année de la Peste Noire, Jean de Winterthur assiste avec effarement à la montée en puissance d'une foi en un Frédéric réformateur de l'Église corrompue et niveleur de la société. À la fin de son règne, il chevaucherait à la tête d'une grande armée et renoncerait à l'empire sur le mont des Oliviers ou auprès de l'arbre sec – preuve de la diffusion (ou de la dilution?) populaire du Pseudo-Méthodius⁴⁰. Pour conclure, le chroniqueur, lui-même franciscain, fait remarquer avec beaucoup de bon sens que de telles espérances ou croyances en la résurrection d'un homme mort depuis plus de quatre-vingts ans (quatre-vingt dix-huit, en fait) dépassent l'entendement. Dans un déluge de citations de l'Ancien Testament, Jean de Winterthur réaffirme l'absurdité théologique de ces principes et les situe du côté de l'hérésie⁴¹.

concursum magnus[...] specialiter ab hereticis, qui in eo tanquam in secta Manicheorum anchoram heretice pravitatis firmaverunt.

- 39 C'est un véritable chapitre de conte, celui des *swarzen kameraere*, qui se trouve aux p. 422–423 de la Chronique rimée (voir note 28). Il prend racine dans l'admiration de Frédéric II pour la civilisation musulmane rencontrée en Sicile et dans l'entretien d'une garde arabe, évidemment très critiquée par le parti pontifical.
- 40 Die Chronik Johans von Winterthur, éd. Friedrich BAETHGEN, Carl BRUN, Berlin 1924 (MGH SS rer. Germ., N. S., 3), p. 280: *In hiis temporibus apud homines diversi generis, immo cuncti generis, multos valde assertissime vulgabatur imperatorem Fridricum secundum huius nominis, a quo secundam partem presentis operis inchoavi, ad reformandum statum omnino depravatam ecclesie venturum in robore maximo potentatus. Adiciunt quoque homines predicta sciencientes, quod necesse sit eum venire, si in mille partes secatus esset, immo si in pulverem per combustionem redactus foret, eo quod divinitus sit decretum ita debere fieri, quod immutari impossibile est. Secundum igitur istam assercionem, cum resuscitatus ad imperii sui culmen reversus fuerit, puelle vel femine pauperi in matrimonio iunget virum divitem et e converso, moniales et sorores in seculo degentes maritabit, monachos uxorabit, pupillis, orphanis, viduis omnibus et singulis spoliatis res ablatas restituet cunctisque faciet iusticie complementum. Clericos persequetur adeo atrociter, quos coronas et tonsuras suas stercore bovino, si aliud tegimentum non habuerint, obducent, ne appareant tonsorati. Religiosos, qui denunciando processus papales contra eum, precipue fratres Minores, ipsum de imperio repulerant, de terra fugabit. Post resumptum imperium iustius et gloriosius gubernatum quam ante cum exercitu copioso transfretabit et in monte Oliveti vel apud arborem aridam imperium resignabit.*
- 41 Ibid., p. 280–281: *Quod autem aliqui mortui et incinerati resurgant rursus regnaturi et habitaturi modo pristino super terram, fidei katholice contrarium est et scripture in multis locis dissonum, ex quibus aliqua tangam.*

Deux décennies plus tard, en 1368, une ligne des actes du procès de Konrad Schmid, hérésiarque thuringien à la tête d'une secte de crypto-flagellants, stipule que l'homme se fait appeler « empereur Frédéric »⁴². Lui a bénéficié de cette transformation souterraine et sans doute très minoritaire des mentalités, conciliant enfin indubitablement imposture, messianisme et hétérodoxie. Mais avant lui, à l'âge d'or de l'imposture en Germanie, les ressorts de la mystification se voulaient techniques et réalistes. Après lui, la légende continue son chemin – sans plus personne pour l'incarner⁴³.

Pour l'essentiel, les imposteurs ne se targuent d'aucune aura apocalyptique. Leurs objectifs sont limités et plutôt adaptés aux circonstances. Un rapide bilan de l'œuvre des deux simulateurs les mieux documentés, Dietrich Holzschuh et Jekel Rehbock, le confirme. Les décisions émanent de personnalités plus ou moins dérangées, difficilement saisissables, dont le discours réel a de toute évidence été réélaboré. L'unité de leur comportement réside dans une volonté catégorique d'atteindre les honneurs suprêmes ou de les transmettre. Le contenu de leur programme ou de leur action politique, pour autant qu'il nous apparaisse, n'a rien d'un vaste dessein, il est tout entier dans la gestion de l'urgence, c'est-à-dire dans l'abandon de ressources vitales à terme. Un Dietrich Holzschuh s'inscrit de ce point de vue dans une certaine continuité sur le plan de la dégradation des prérogatives royales; l'aptitude à donner doit aussi lui conférer cette popularité qu'il recherche aux dépens de Rodolphe de Habsbourg. Quel est le sens de ses interventions? La modération fiscale à l'égard des villes, la concertation, la synthèse, l'octroi de nouveaux privilèges à la noblesse, la promesse de la paix, éventuellement. Si le parti gibelin le dirige dans l'ombre, rien ne transpire vraiment de ses intentions profondes. La seule perspective du faux Frédéric est la tenue d'une diète d'Empire à Francfort, où son pouvoir serait affirmé. La convocation de Rodolphe, exprimée selon les formes, semble-t-il, tend moins à la destitution du Habsbourg qu'à une manière originale de répartition des rôles, où, sans lien de parenté, le roi des Romains devrait se soumettre à un empereur suzerain et débonnaire⁴⁴.

La production écrite réalisée au nom de Valdemar est comparativement plus impressionnante. Mais les chartes rédigées en quantité ne disent que le souci de la succession et l'obligation conjoncturelle de la démagogie. « Valdemar » brade pour briguer, il donne pour éliminer⁴⁵. Sa pratique de la concession hyperbolique valide

42 *Historia Flagellantium, praecipue in Thuringia. Documenta II: prophetica Conradi Smedis vel potius Schmid hæresi Flagellatorum infecti (cum glossis cujusdam catholici synchroni)*, éd. August STUMPF, dans: *Neue Mittheilungen aus dem Gebiet historisch-antiquarischer Forschungen* 2 (1836), p. 20: *Glossa. Ubi dicit quod ipse Cunradus faber Rex sit Thuringiae et Imperator Fredericus debeat nominari et esse.*

43 Une remise en cause du messianisme et un aperçu des avatars de la légende frédéricienne: Gilles LECUPPRE, *Rois dormants et montagnes magiques*, dans: *Montagnes médiévales. XXXIV^e congrès de la SHMESP*, Paris 2004, p. 345–354.

44 *Chronique d'Ellenhard* (voir n. 28), p. 126: *Medio autem tempore perfidus homo ille miserat ad dominum Ruodolfum regem, ut die ad hoc statuta veniret ad conspectum suum, feoda sua et regnum, tamquam a vero imperatore recepturus.*

45 Quelques exemples: *Codex diplomaticus* (voir n. 18), A IX, p. 42; A III, p. 378; A VIII, p. 207; A IX, p. 43; A XVI, p. 12, 328; A XI, p. 36.

presque les moqueries et les sobriquets distribués par ses adversaires: ›Meinecke‹ n'énonce rien et ne règne pas; il tente d'assurer une transition⁴⁶. ›Sac-de-farine‹ est un homme de paille⁴⁷.

Quelques impostures ont fait long feu, d'autres ont reçu de princes ou de rois une caution et des lettres de noblesse qui disent assez le danger potentiel de cette pratique. Après tout, le faux Valdemar est parvenu à se saisir de la moitié de la Marche, a provoqué une guerre de huit ans et gît tranquillement, en margrave légitime, dans la crypte de Dessau⁴⁸. Tous, en tout cas, vérifient la force de la nostalgie en politique: un passé épuré est toujours opposable à un présent difficile. Ils sont la pierre de touche des nouvelles dynasties, des nouveautés institutionnelles, des nouveaux rapports de pouvoir, des nouvelles prétentions fiscales des États en formation. Ils sont les porte-parole de la méfiance de diverses catégories de la société politique qui savent faire entendre que le changement ne se fera pas sans leur consentement. Venu de l'Âge d'or, ils règnent sur la Discorde.

46 Pour les surnoms du faux margrave, voir SCHULTZE, *Die Mark Brandenburg* (voir note 14), p. 77, note 11.

47 Geste de l'évêque Albert II de Halberstadt, éd. Georg Heinrich PERTZ, dans: MGH SS, t. 23, Hanovre 1874, p. 129: *Ceteri vero predictum simulatum et falsum, alio nomine dictum Melsak, cum magno honore, pompa et leticia tamquam verum marchionem receperunt.*

48 Première continuation de la geste des archevêques de Magdebourg (voir note 24), p. 436: *Vixit autem in hoc statu annis circiter 9, et mortuus est et sepultus in Dessowe sicut marchio coram altari unius capelle.*